



Au pays qui te ressemble

Arthur Chanoart

Arthur Chanoart

Au pays qui te ressemble

© Arthur Chanoart, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5533-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Et le navire à huit voiles

Aux cinquante canons

Partira avec moi »

I.

Sara ouvrit les yeux dans un sursaut. Pendant plusieurs secondes, éblouie par la lumière déjà vive du soleil matinal, elle ne vit rien d'autre qu'un brouillard blanc, dans lequel les formes et les surfaces se dessinèrent progressivement, arcs des fenêtres, étendue des murs et du plafond, jeux de l'étoffe froissée des draps ; les couleurs remplirent l'espace, composant sur les colonnes et les portes des fresques de personnages bigarrés et rieurs.

Retrouvant l'univers familier de sa chambre, elle laissa quelques instants sa tête reposer sur l'oreiller, desserra ses poings fermement accrochés à la couverture, tout son corps cédant à la langueur. Elle referma les yeux, accordant à son poulx le temps de s'apaiser. Un courant d'air frais passa sur son front, lui donnant l'agréable sensation d'y sécher sa transpiration. Les paupières closes, il n'y avait dans son esprit qu'un vide impénétrable, comme si la nuit achevée l'avait lavé, comme la mer aux heures basses se retire en laissant la plage vierge, remportant dans des profondeurs secrètes tous les êtres étranges qu'elle avait emmenés jusqu'à la côte pour faire du littoral leur éphémère empire. Rassurée par ce désert d'images, dans une sorte de second réveil elle brava à nouveau la lumière du jour et se redressa, étira ses membres engourdis.

Toutes les portes s'ouvrirent, de chacune jaillit un serviteur, l'un portant le thé dans une scintillante vaisselle argentée, l'autre une corbeille des fruits les plus beaux, celui-ci un gâteau sur lequel une fleur aux pétales immenses était engluée dans le miel, celui-là une coupe de lait parfumé. En procession ils s'approchaient de petites tables rondes réparties à son chevet, pour y déposer leur charge avant de se courber et de se mettre en retrait. Sara, négligemment adossée contre la tête de lit, les observait de biais, tour à tour, parant ses lèvres d'un demi-sourire amusé. Elle frappa des mains dans un geste qui fit cliqueter les bracelets à ses poignets, et dans une dernière révérence tous ensemble ils se retirèrent. Chaque matin, reprenant ses repères dans cet environnement fastueux, avec un étonnement qu'elle tâchait de garder discret elle se souvenait qu'elle était une princesse ; qu'elle avait effectivement droit à cet apparat et ces attentions ; qu'elle les méritait ; qu'elle pouvait en profiter.

Elle tendit la main et attrapa une pêche que des reflets rouges et or rendaient

semblable à un énorme topaze, et la porta à sa bouche tandis qu'un musicien, apparu subrepticement, s'installait face à elle devant la fenêtre, faisant déjà résonner de premiers accords.

Fermant encore les yeux, Sara laissa le jus collant du fruit couler jusqu'à son menton, tomber en gouttes dans l'échancrure de sa robe. Les oreilles pleines de musique, l'obscurité sous son crâne se remplissait à présent de joyeuses perspectives, de météorites traversant le ciel à toute allure laissant derrière elles des pluies d'étincelles multicolores, retombant sur le monde en cascades dans lesquelles on vient jouer. Fête. « Mihraj, j'ai besoin d'un bain ! » s'exclama-t-elle d'une voix claire mais autoritaire.

Se relevant brusquement, elle s'accroupit sur les couvertures. Mihraj était assis à côté du lit, tout près. Il était là depuis le début ; il l'avait veillée toute la nuit, elle en était certaine, car il ne la quittait jamais, même si elle ne le remarquait pas toujours, même si elle se rappelait sa présence seulement maintenant. « Mihraj, j'ai besoin d'un bain », répéta-t-elle d'une voix plus enjouée, puis un petit rire heureux lui échappa, et elle lança à son ami sa pêche à peine consommée. « Il est prêt, vous connaissez le chemin », répondit le garçon en s'inclinant profondément. « Je connais le chemin, mais tu m'accompagneras, comme d'habitude », gloussa-t-elle en se jetant au bas du lit. Elle courut pieds nus jusqu'à la porte la plus éloignée, ses cheveux défaits tombant autour de son visage, sa robe de chambre voletant derrière elle. Les battants pivotèrent sur leurs gonds, découvrant un escalier en colimaçon étroit. Elle descendit les degrés à la hâte, riant sans savoir pourquoi, réjouie sans raison consciente par la journée à venir.

Elle parvint dans un hall aux dimensions colossales, dévala encore les marches de quelques escaliers et rejoignit un large espace ouvert sur l'extérieur. Mihraj l'attendait déjà, assis par terre, laissant nonchalamment une jambe tremper dans un vaste bassin rempli d'une eau si claire qu'un œil non averti aurait pu le croire vide. Des jeunes filles l'entouraient, soulevant de lourdes vasques, s'apprêtant à y déverser de grandes quantités de poudres, de savon, de pétales de fleurs. « Avez-vous bien dormi madame ? comment s'est passée votre nuit ? » commenta l'une d'elle.

Il y eut un petit moment de latence avant que la question ne parvînt tout à fait au cerveau de Sara ; et, avant de réfléchir à une réponse, lorsqu'elle jeta un œil à la ronde pour s'enquérir de qui la lui avait posée, personne ne réagit. Étonnée, se

demandant si elle n'avait pas bizarrement imaginé cette voix, elle croisa le regard de Mihraj. Ce n'était certainement pas lui qui avait parlé, il ne parlait jamais de la nuit. C'était interdit. Gênée, se sentant étrangement prise en faute, elle reconsidéra l'eau du bassin. Il lui sembla que sur la surface passaient quelques visions fugitives qui lui laissèrent une impression désagréable. Elle avala sa salive, s'attacha à ne pas retenir ces mauvaises pensées ; elles dérivèrent et s'évanouirent. Elle retrouva son sourire. Mihraj approuva.

Elle plongea dans le bassin sans s'être dévêtue. Sa robe flottait en longs voiles blanchâtres et transparents. Semblable à une divinité aquatique, belle et souveraine, se disait-elle avec satisfaction. Elle s'immergea entièrement. Les sensations lui parvenaient avec un certain retard, quelques secondes s'écoulèrent avant qu'elle ne sentît courir sur son corps la fraîcheur libératrice qui la lavait définitivement de la moiteur des angoisses nocturnes. Refaisant surface, elle se hissa hors de l'eau. Son vêtement mouillé lui faisait une seconde peau.

Elle s'avança sur une terrasse en surplomb de la mer, deux serviteurs à ses côtés l'éventaient avec tant de vigueur que le textile fut sec avant qu'elle n'atteignît la balustrade. Elle se pencha au-dessus du vide et observa en contrebas les flots où jouaient des flamants roses. Elle sentait les mains de sa coiffeuse s'affairer dans sa chevelure, la nouant en une tresse dans laquelle entortillaient habilement un long collier de nacre. « Mihraj, pourquoi ai-je le pressentiment que cette journée sera une bonne journée ? interrogea la jeune fille sans se retourner.

— Toutes les journées sont bonnes quand vous êtes en paix avec vous-même », répondit le garçon surgissant à son côté.

Elle balaya la plage du regard, puis le ramena aux grands mimosas et aux lauriers roses qui croissaient en masse au pied des remparts. « Oui », acquiesça-t-elle pour elle-même, songeant tout haut, « c'est bien vrai, et comment ne pas être en paix avec soi-même lorsqu'aucun nuage ne vient assombrir le ciel ? » Elle s'amusa avec un ruban chatoyant qu'elle faisait serpenter entre ses doigts, pour finalement le laisser échapper dans le vent. Malmené par des souffles contraires, il s'éloigna, se tordant à la manière d'un serpent volant perdu entre les bleus du ciel et de la mer. « Tout va bien, tout va si bien. Je vais bien, récita Sara.

— Tout pour vous plaire. » La voix de Mihraj tinta doucement à ses oreilles.

Elle sourit, découvrant toutes ses dents.

II.

Amazan ouvrit les yeux et aperçut entre ses cils les éclats faibles des dernières étoiles, bientôt engloutis dans la lumière montante. Tout le long de l'horizon flottait un amas de nuages qui semblait, devant l'imminence du lever de soleil, un ruban rose aux reflets dorés ornant une peau sombre. Le silence environnant, troublé seulement par le clapotis régulier des vagues fendues par la coque du bateau, le calme de la traversée, le roulis doux de la coque balançant lentement son esprit embrumé de fatigue, la conscience à la fois pénible et reposante que tant qu'il serait sur cette embarcation rien ne dépendrait de lui et qu'il n'avait qu'à se laisser porter, la certitude heureuse que tous ses efforts et tous ses sacrifices avaient finalement payé et qu'ils tendaient vers leur récompense inespérée ; tout l'invitait à se laisser bercer sans effort.

Il souleva légèrement la tête, observa les gens endormis, serrés dans les couvertures râpeuses, allongés les uns contre les autres sur le pont humide de l'embarcation. Certains que la tension tenait éveillés étaient agrippés au bastingage et scrutaient le large. Il y avait des familles aussi, des enfants prostrés le visage enfoui dans les plis des vêtements de leur parent. Mais surtout beaucoup d'individus isolés, comme lui, qui se retrouvaient pourtant entassés dans une promiscuité qui à cette étape du voyage n'avait plus d'importance. Les femmes, minoritaires, s'étaient pour la plupart rassemblées dans un coin du navire, près de la cabine. La tension des épreuves était inscrite sur les visages, dans les postures, dans le mouvement des iris qui roulaient sous les paupières closes.

Cependant, Amazan avait le cœur et l'âme tranquilles, et cette sérénité lui apportait la fierté discrète de se croire exceptionnel, ce sentiment de n'avoir rien en partage de ce tourment qu'il percevait, sourdre de tous ces corps. Il avait la certitude de toucher au terme d'un voyage qui lui avait semblé si longtemps uniquement accessible dans le secret espoir de ses rêves les plus audacieux. Laissant à nouveau aller sa tête contre son sac qui empestait, il poussa un long soupir. Toute cette souffrance, toute cette angoisse, le ventre vide les yeux rouges les phalanges blanchies, avec pour seule obsession, pour seule consolation, deux yeux immenses brillant comme des soleils invisibles sous l'horizon. Au-delà de la mer, au-delà des montagnes, au-delà de toutes les

frontières, naturelles ou artificielles, deux yeux brûlants qui l'attendaient, fixés sur lui. Ses yeux. Ses yeux, couleur d'une forêt au printemps. « J'arrive », murmura-t-il, et il était persuadé que là où elle était elle l'entendait, « j'arrive, bientôt, nous deux, encore. » Charmé par la préciosité réconfortante de ses propres pensées, il égrenait les mots comme les perles d'un beau collier. Il sentit monter une bouffée de joie qui humecta ses prunelles. La séparation touchait à sa fin, ces années de silence forcé par les obstacles insurmontables. Toute l'obstination dont il avait fait preuve pour réduire à néant cette distance qui les tenait éloignés l'un de l'autre allait porter ses fruits. Ils seraient vainqueurs, rien d'autre n'avait d'importance, quel que serait le monde qui les entourerait alors.

Des exclamations étouffées lui parvinrent. Se hissant sur les coudes il aperçut à sa droite deux hommes, penchés au-dessus du bastingage, apparemment captivés par un spectacle qu'offraient les courants, murmurant des paroles inaudibles, peut-être dans une langue qu'il ne comprenait pas. Le ciel avait viré au blanc laiteux. Il savait que le sommeil ne reviendrait pas. Il se leva lentement, ressentant dans chaque muscle les courbatures qui ne le quittaient plus, et s'avança précautionneusement entre les personnes étendues autour de lui jusqu'au rebord du navire, où il s'accouda auprès de ceux qui avaient attiré son attention. Plus loin, d'autres montraient du doigt un point mouvant dans les petites vagues. Son voisin répétait les mots inconnus, le visage figé, comme si un tentacule géant venait de briser la surface. Et Amazan comprenait sans comprendre. Un corps qui dérivait à quelques mètres du bateau, flottant entre deux eaux, un tourbillon d'oiseaux tournant en cercles au-dessus. Écume pâle, et rouge fluorescent d'un gilet de sauvetage.

« Un de plus qui viendra s'échouer sur des plages de cadavres, sur l'un ou l'autre rivage. » Amazan jeta un regard en biais vers celui qui, à quelques pas de lui, venait de grommeler dans un dialecte qu'il connaissait cette sentence glaçante. « Il n'y a qu'une voie pour rejoindre l'Ampyr, c'est celle que nous empruntons », répliqua-t-il doucement sans être certain de la justesse de son vocabulaire ou de sa grammaire. L'autre le regarda avec insistance. « On nous a trop longtemps répété cette phrase », souffla-t-il en s'avançant avec lenteur vers Amazan, détournant son attention de l'attraction macabre, « là-bas à Pont-Amin, et même avant encore. Elle nous a accompagnés tout au long de la route, depuis le seuil de nos maisons le soir de notre départ, jusqu'à maintenant, quand des gens comme toi se plaisent à la rabâcher toujours comme une formule magique, comme si nous ne l'avions pas assez entendue, comme si elle n'était pas gravée